ORTHODOXIE

N° 159 | + | MAI 2016

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES, PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

Nouvelles

Après avoir célébré le samedi de Lazare et le dimanche des Palmes, à la chapelle de sainte Marie Madeleine, nous avons fêté Pâque en Suisse dans notre chapelle de saint Maurice.

Me voilà de retour à Clara où je reprends ma vie régulière.

Christ est ressuscité !
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- MESSAGE DE PÂQUE
- DORMITION DE L'ÉVÊQUE ANTONY
- HOMÉLIE POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME
- SAINTE NÉOMARTYRE AQUILINA
- SUR CE QU'EST L'ICONOGRAPHIE ORTHODOXE
- HOMÉLIE POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME
- HOMÉLIE POUR LE 5E DIMANCHE DU CARÊME
- SYNAXAIRE DU MERCREDI SAINT
- LE DIMANCHE DE PAQUES ET A PROPOS DE LA MORT DU FRÈRE LÉON
- L'ICÔNE MIRACULEUSE DE LA VIERGE MARIE L'ARSANIOTISSA
- LA LÉGENDE DE L'AXION ESTIN
- SAINTE ARGYRÉ DE BROUSSE
- LETTRE DU PATRIARCHE TYKON

Devançant l'aurore, Marie et ses compagnes trouvèrent la pierre roulée devant le sépulcre, et entendirent l'ange leur dire : «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts comme un homme Celui qui est dans la lumière éternelle ? Voyez le suaire. Courez donc annoncer au monde que le Seigneur est ressuscité, qu'Il a tué la mort, car Il est Fils du Dieu qui sauve le genre humain.»

Hypacoï de Matines de Pâque

Message de Pâque

Mes bien-aimés pères, frères et amis,

Le Christ fut crucifié volontairement, – par sa volonté. Alors qu'étant Dieu, Il aurait pu éviter la mort douloureuse et ignominieuse. Mais Il ne l'a pas fait. Au lieu de cela Il a été crucifié à notre place et pour nous ! Sur la croix Il a uni la nature humaine fracturée, réuni Dieu avec l'homme. Ce sont les dimensions verticale et horizontale de la croix du Christ. Sa Toute-Puissance lui aurait permis de descendre de la croix, mais Il ne l'a pas fait. Il a ainsi été montré qu'il est préférable de se sacrifier que de descendre de la Croix. Le plus grand miracle du Christ n'est pas sa résurrection, car rien n'est impossible à sa Tout-Puissance. Le plus grand miracle est la Crucifixion, où Il a montré la grandeur d'un Dieu, le seul vrai Dieu, qui ne demande pas d'autres sacrifices que de se sacrifier pour sa créature. Un souhait : que toutes les personnes (non-croyantes, athées, indifférentes, adversaires, agnostiques) trouvent le Visage du Christ, la vérité sur Dieu et l'homme, et qu'ils ressentent la joie de la relation et la communion avec Lui.

Joyeuses Pâques !

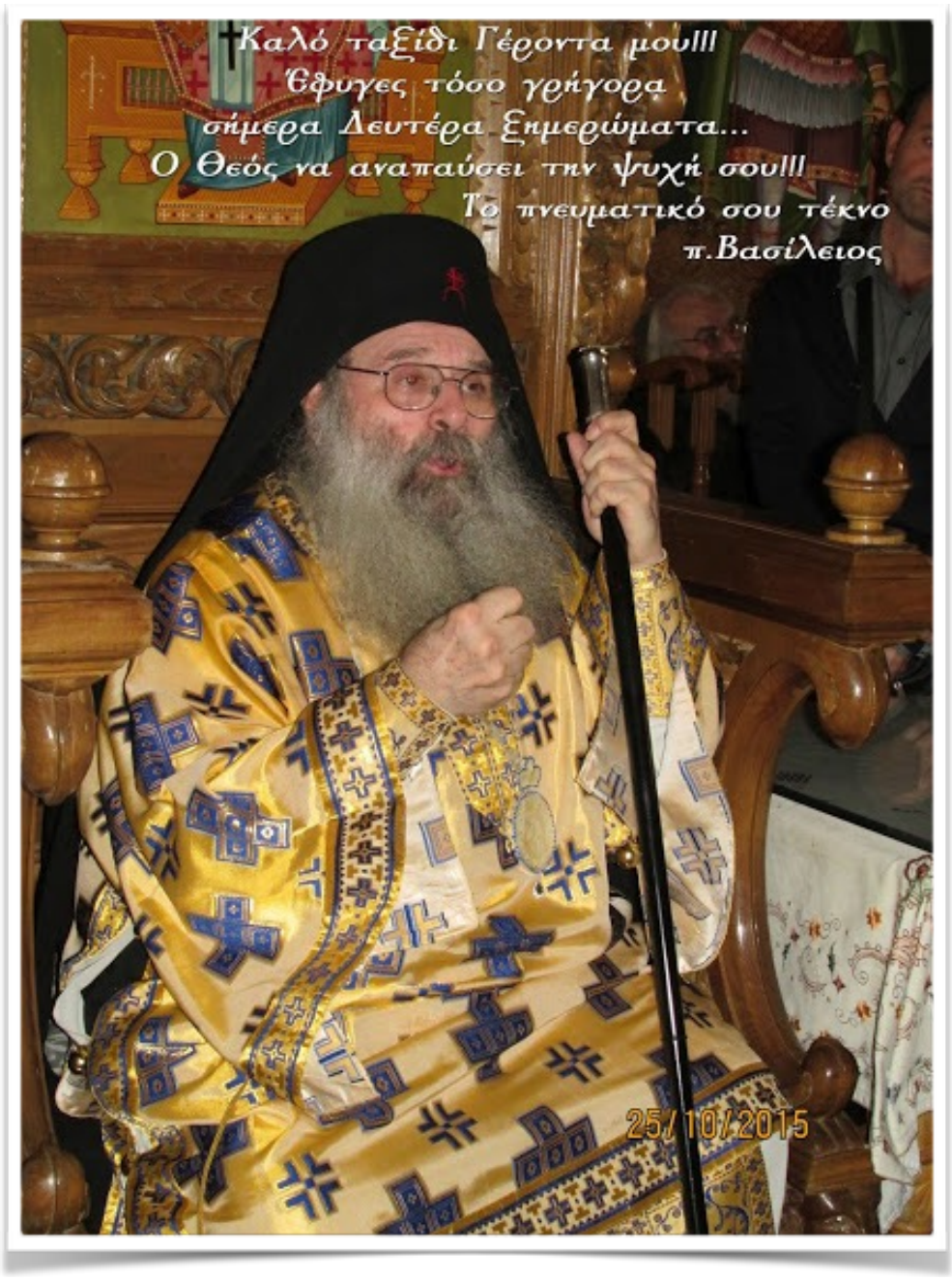
Dimitri Katsuras

Immense comme le firmament mon arbre règne de la terre jusqu'aux cieux. Il est le pilier de l'univers, l'appui de tout, la charpente de la terre, le nœud du monde qui rassemble tous les peuples des hommes. Son front touche le haut du ciel, et, au milieu, ses bras de géant battent les souffles de l'air. Il est tout et tous et partout.

Homélie anonyme sur la croix

DORMITION DE L'ÉVÊQUE ANTONY

Le Dimanche de l'orthodoxie s'est endormit dans le Seigneur, l'évêque de New York, Mgr. Antony. Mémoire éternelle !!!



La vérité brille encore plus clairement quand elle est ventilée à fond.

saint Jean Cassien (sur l'Incarnation 1)

HOMÉLIE POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME

Saint Grégoire Palamas

Le dimanche passé, le premier dimanche de Carême, est dédié à l'Orthodoxie, la base de toute notre vie spirituelle. Ce deuxième dimanche, l'Église nous montre, à travers l'enseignement de saint Grégoire Palamas, la possibilité de notre déification, qui est le vrai but de notre vie.

Contre ceux qui prétendaient qu'on ne peut s'unir à Dieu, car il est incommunicable, incompréhensible, insaisissable, etc, le saint montre que Dieu l'est par nature mais qu'on peut communiquer et s'unir à Lui à travers ses énergies, c'est-à-dire la grâce. Les énergies divines : amour, vérité, lumière etc. émanent de Dieu, comme les rayons du soleil qui nous réchauffent et nous éclairent. Les énergies divines ne sont pas crées, comme le présentent ses adversaires, qui ont subi la théologie papiste où on parle de la grâce crée, subrogatoire et autres inepties.

«Dès lors qu'il y a trois caractères de Dieu, l'essence, l'énergie, les hypostases divines de la Trinité, ceux qui ont été rendus dignes d'être unis à Dieu jusqu'à être avec Lui un seul Esprit, comme l'a dit le grand Paul : *Celui qui s'attache au Seigneur est avec Lui un seul Esprit*» (1 Cor 6,17), dit le saint.

L'enseignement de saint Grégoire n'a pas été inventé par lui-même, c'est l'enseignement des Pères dont il est le porte-parole, et qu'il a su définir clairement.

Toute la tradition hésychiaste sur la prière du cœur est basée sur cet enseignement.

L'enseignement de saint Grégoire, qu'on qualifia à son époque de «cause de tous les troubles et de toutes les perturbations de l'Église», lui valut la prison, mais il fut finalement proclamé solennellement par deux conciles réunis à Sainte-Sophie en 1341, et fêté donc chaque grand Carême par toute l'Église.

Le dimanche suivant nous apprenons comment s'unir à Dieu et devenir un homme déifié.

archimandrite Cassien

Ou le monde se moque de nous, ou nous nous moquons du monde : si nous acquiesçons à ce que le monde demande de nous, il nous méprise; si nous méprisons ses jugements, nous nous nous procurons les récompenses éternelles. Ainsi, ou vous méprisez le monde et le comptez pour rien, ou vous êtes d'accord avec lui, et le monde alors vous asservit et vous foule aux pieds. Mais il vaut bien mieux, sans comparaison, que ce soit vous qui le fouliez aux pieds, et qu'il vous serve comme de marche-pied pour vous élever au-dessus de lui et vous faire monter à la plus haute gloire.

saint Césaire d'Arles (homélie 44 sur le Carême)

SAINTE NÉOMARTYRE AQUILINA,

morte sous les verges des Turcs pour avoir refusé de renier sa foi dans le Christ Sauveur, en 1764

fêtée le 2 décembre

Sainte Aquilina était originaire d'un village proche de Thessalonique. Alors qu'elle n'était encore qu'un nourrisson, son père se querella un jour avec l'un de ses voisins turcs. Ils en vinrent aux coups, et le malheureux tua involontairement le Turc. Il ne put avoir la vie sauve qu'à la condition de renier sa foi et de devenir musulman, en promettant de surcroît la conversion de sa fille, lorsqu'elle en aurait l'âge. Mais la mère d'Aquilina demeurait fidèle et pieuse admiratrice des exploits des Martyrs. C'est ainsi qu'elle éduqua sa fille, lui apprenant à préférer la mort à l'apostasie. Lorsque la jeune fille eût atteint l'âge de dix-huit ans, son père lui proposa la conversion à la foi des Turcs, mais il fut fort surpris de la voir refuser et de l'entendre se déclarer prête à tous les supplices pour l'amour du Christ. Constatant sa résolution et pris de peur pour lui-même, ce père indigne et lâche livra sa fille aux autorités turques, en leur disant d'en faire ce qu'ils voulaient. La jeune fille se laissa emmener sans résistance, après avoir embrassée sa mère et l'avoir assurée qu'elle se rendrait digne de son enseignement. Ni les promesses flatteuses, ni les menaces ne l'ébranlèrent.

Vêtue d'une simple chemise, bientôt réduite en lambeaux sous les coups, la fiancée du Sauveur fut soumise à trois reprises à la bastonnade sans pitié des barbares. Loin de perdre son assurance, et comme transportée de joie par l'amour de Dieu qui brûlait en son coeur, Aquilina ne cessait de se moquer de ses bourreaux. Quand elle fut réduite à la dernière extrémité, de pieux Chrétiens la transportèrent devant sa mère, pour que celle-ci assiste à ses derniers instants. En la voyant, elle demanda toute anxieuse à sa fille si elle avait tenu bon. La Sainte lui répondit dans son dernier soupir: -«Que pensais-tu donc que je fisse, si ce n'est ce que tu m'as enseigné. Selon ton commandement, j'ai gardé la confession de notre foi». Elles rendirent toutes deux gloire à Dieu et la Sainte martyre partit pour les demeures des bienheureux. Comme on emmenait sa dépouille pour l'inhumer tous les lieux où elle passait s'emplissaient d'un suave parfum. Et cette nuit là, une lumière éclatante se dégagea de son tombeau.

Non, disent quelques-uns dans leurs pensées secrètes, nous ne comprenons point de quoi sert d'être au jardin de Gethsémani; nous ne connaissons, nous ne voulons connaître qu'une religion qui console, et non une religion qui prêche les privations, la souffrance, et l'on ne sait quel genre incompréhensible de mort à soi-même.

Métropolite Philarète de Moscou

(sermon pour le dimanche après l'Exaltation de la Croix)

Sur ce qu'est l'iconographie orthodoxe

par Photios Kontoglou

La religion du Christ est la révélation, par Lui, de la Vérité. Et cette Vérité est la connaissance du vrai Dieu et du monde spirituel. Mais le monde spirituel n'est pas ce que les hommes appelaient – et l'appellent encore – «spirituel».

Le Christ appelle sa religion «vin nouveau» et «pain qui descend du ciel». L'apôtre Paul dit : «Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles.» (II Cor 5,17)

Dans une telle religion, qui rend le croyant un «homme nouveau», tout est «nouveau». Ainsi l'art, qui, peu à peu, a pris forme par l'esprit de cette religion, qui l'a inventé pour exprimer son mystère, est aussi un art tout nouveau, un art comme aucun autre, exactement comme la religion du Christ ne ressemble à aucune autre, en dépit de ce que peuvent dire certains qui n'ont d'yeux que pour quelques apparences sans importance.

L'architecture de cette religion, sa musique, sa peinture, sa poésie sacrée, tout en usant de moyens matériels, nourrissent spirituellement l'âme des fidèles. Les œuvres produites avec ces moyens sont comme des degrés qui les conduisent de la terre au ciel, de cet état terrestre et provisoire à celui céleste et éternel, autant que c'est possible à la nature humaine.

Pour cette raison, les arts de l'Église sont anagogiques, c'est-à-dire qu'ils élèvent les phénomènes naturels pour les soumettre à «la belle transformation». Ils sont également appelés «arts liturgiques», parce que, à travers eux, l'homme goûte l'essence de la liturgie par laquelle Dieu est adoré et au moyen de laquelle l'homme devient semblable aux armées célestes et perçoit la vie éternelle.

La peinture liturgique de l'Église, la peinture de l'adoration, a pris forme en premier lieu à Byzance, où elle demeura l'Arche mystique de la religion du Christ, et fut appelé *hagiographie*, c'est-à-dire «peinture sacrée». Comme pour les autres arts de l'Église, le but de l'hagiographie n'est pas de procurer du plaisir à notre sens charnel de la vue, mais de le transformer en un sens spirituel, afin que dans les choses visibles de ce monde, nous puissions voir ce qui dépasse ce monde.

Partant, cet art n'est pas illusionniste à la manière théâtrale. L'art illusionniste a vu le jour en Italie pendant ce qu'on appelle la Renaissance, parce que cet art était l'expression d'un christianisme qui, déformé par la philosophie, est devenu une science matérialiste, séculière, et de l'Église occidentale, qui était devenu un système séculier. Et de la même manière que la théologie s'est mise sur les traces de la philosophie antique, la peinture qui exprimait cette théologie s'est mise sur les traces de l'art des idolâtres de l'antiquité. La période est bien nommée Renaissance, puisque, honnêtement, elle n'était rien d'autre qu'un renouveau de l'ancien mode de penser charnel qui fut celui du monde païen.

Mais de même que ces théologiens pataugeaient dans les eaux marécageuses, boueuses de la philosophie, et étaient incapables de goûter et de comprendre l'eau fraîche et pure de l'évangile, «l'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle», de même les peintres qui avaient amené la Renaissance étaient incapables de comprendre la profondeur mystique de l'iconographie liturgique orientale, l'art sacré de Byzance. Et de même que ces théologiens pensaient pouvoir perfectionner la religion du Christ à l'aide de la philosophie, puisqu'ils la considéraient trop simple, incapables qu'ils étaient de pénétrer dans les profondeurs de cette Simplicité divine, de même aussi les peintres pensaient perfectionner l'art liturgique, appelé plus simplement byzantin, en le rendant «plus naturel». Il s'y étaient mis donc, en copiant ce qui était naturel : visages, habits, édifices, paysages, tout cela comme on les voit naturellement – et en créant de la sorte une iconographie dotée du même rationalisme avec lequel les théologiens voulaient faire de la théologie. Mais cette sorte de théologie émanant du rationalisme est du même genre que l'iconographie religieuse que l'on peut créer en copiant la nature.

C'est pourquoi leurs œuvres n'ont ni mystère, ni aucune sorte de caractère spirituel véritable. On comprend que l'on a devant soi quelques hommes se faisant passer pour des saints – non pas de vrais saints. Regardez les diverses images de la Mère de Dieu. Des *Madonnes* qui posent de façon hypocrite, et celles en pleurs, pleurnichant, qui sont encore plus fausses ! Cadavres et idoles pour des hommes superficiels ! Notre peuple, qui a reçu depuis des siècles une grande et profonde éducation de la religion du Christ, même si extérieurement,

il paraît sans instruction, appelle une telle femme qui prétend être respectable, mais qui ne l'est pas en réalité, une *Frankopanaghia*, une «Vierge franque», en faisant ainsi une distinction claire et nette entre la «Vierge franque» et la vraie Vierge, la Mère du Christ notre Dieu, l'austère Hodighitria, celle qui est «plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins». En d'autres termes, il fait, de la façon la plus simple possible, une différence nette et tranchante entre l'art séculier et l'art qui fait partie de l'adoration.

Des peintres religieux occidentaux, qui voulaient dépeindre des visions surnaturelles de la religion, prenaient comme modèles des phénomènes naturels – des nuages, des couchers de soleil, la lune, le soleil avec ses rayons. Avec ceux-ci, ils essayèrent de représenter la Gloire céleste et le monde de l'immortalité, en appelant certaines choses «spirituelles», alors qu'elles sont purement sentimentales, émotionnelles, et pas du tout spirituelles.

En vain, cependant. Car la béatitude de l'autre vie n'est pas la continuation du bonheur émotionnel de ce monde, ni elle n'a aucun rapport avec la satisfaction dont jouissent les sens dans cette vie. L'apôtre Paul, en parlant des bonnes choses de la béatitude à venir, dit qu'elles sont telles «que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme» (I Cor 2,9).

Comment donc ce mode, qui est au-delà de tout ce qu'un homme peut percevoir avec ses sens, comment ce monde peut-il donc être représenté par un art qui est «naturel» et qui fait appel aux sens ? Comment peindre «ce qui dépasse la nature et dépasse le sens» ?

Certes, l'homme prendra les éléments du monde perceptible «par égard pour les sens», mais pour être à même d'exprimer «ce qui dépasse le sens», il doit dématérialiser ces éléments, les élever à un plan plus haut, il doit les transmuer de charnels en spirituels, exactement comme la foi transmue les sentiments de l'homme de charnels en spirituels. «J'ai vu», dit saint Jean Climaque, des hommes passionnément adonnés à l'amour charnel, qui, ayant reçu la Lumière, et commencé à suivre le Christ, virent cette passion charnelle déchaînée se transformer en eux, par la Grâce divine, en un amour intense pour le Seigneur».

Ainsi, même les éléments matériels, que l'iconographie byzantine a pris au monde des sens ont été surnaturellement transmués en spiritualités, et comme ils sont passés par l'âme pure d'un homme qui a vécu selon Christ, comme l'or par le feu de l'affineur, ils expriment, autant que faire se peut à travers un homme revêtu d'un corps matériel, ce dont parle l'apôtre Paul, ce «que l'œil n'a point vu, ce qui n'est point monté au cœur de l'homme».

La beauté de l'art liturgique n'est pas une beauté charnelle, mais une beauté spirituelle. C'est pourquoi quiconque juge cet art d'après les critères du monde, dira que les personnages de la peinture sacrée byzantine sont laids et repoussants, tandis que pour un fidèle, ils possèdent la beauté de l'esprit, que l'on appelle «la belle transformation».

L'apôtre Paul dit : «Nous (qui prêchons l'évangile et vivons selon Christ) sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu, à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui périssent; aux uns, une odeur de mort, donnant la mort; aux autres, une odeur de vie, donnant la vie» (II Cor 2,15-16).

Le bienheureux et saint Jean Climaque dit : «Il y avait un ascète qui, chaque fois qu'il lui arrivait de voir une personne d'une grande beauté, homme ou femme, glorifiait de tout son cœur le Créateur qui l'avait faite; un simple regard faisait ainsi jaillir et renouvelait son amour pour le Seigneur, et il en versait un torrent de larmes. Et c'était merveille de voir que ce qui aurait causé la perte d'une autre âme était devenu, pour la sienne, l'occasion de couronnes célestes et d'une exaltation au-dessus de la nature. Quiconque perçoit de cette façon la beauté est déjà incorruptible, avant même que les morts ne se lèvent lors de la Résurrection universelle».

«Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence» (Rm 12,2).

HOMÉLIE POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME

Dimanche de saint Jean Climaque

Après nous avoir montré, le dimanche de saint Grégoire Palamas, la possibilité de notre déification, et le dimanche passé, dimanche de la sainte Croix, l'inévitable passage, l'Église nous montre aujourd'hui comment y parvenir. (La croix, qui est au centre de notre vie, est précisément cette échelle, sans laquelle il n'y a pas de montée.) Cela n'aurait pas de sens de nous faire miroiter cette déification sans nous donner aussi le mode d'emploi et les outils pour y parvenir. Le mode d'emploi, c'est bien l'enseignement de notre Église basé sur une expérience pluricentenaire, et les outils sont toute la richesse qu'elle nous offre : les carêmes, les beaux offices liturgiques, la lecture spirituelle etc.

Quand je pense à tous ces gens d'aujourd'hui, qui me disent «moi, je pense …» et qui se fient à leur lumière folâtre qui éclaire tantôt un peu et tantôt plonge dans l'obscurité !

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais dans un monastère de moines. C'était un jour de jeûne et pour chaque moine il y avait juste une portion de pain rationné. Je tournais autour de la table pour choper une ou deux portions de plus, mais pas moyen. Sur ce, je me suis réveillé et la réalité n'était guère mieux : juste une tranche de pain dans le garde-manger et le frigo désespérément dégarni aussi.

Il ne reste donc qu'à poursuivre ce chemin ardu et serré mais qui n'est pas un chemin sans issue. Au terme, nous voyons, comme un phare, la Pâque radieuse et libératrice, image et symbole de la résurrection finale qui nous attend.

Revenons à saint Jean Climaque, ce maître de la vie spirituelle, qui nous décrit sous forme d'une échelle, – d'où son nom : *Climaque*, – la montée par degrés vers le but. En haut, le Christ nous attend pour nous récompenser de nos efforts, et, pendant la montée, les malins esprits nous guettent pour nous faire tomber dans la gueule de l'Hadès qui dévore tout. Bien sûr, les anges nous protègent et nous guident également.

Le saint nous détaille les dangers et les moyens de les éviter, de même les fruits à cueillir – récompense de nos peines.

Voici juste un passage de ses écrits : «C'est sans doute le honteux esclavage de mes passions tyranniques et les maux qu'elles m'ont fait souffrir, qui m'ont appris les ruses méchantes, la conduite malicieuse, la domination cruelle et les tromperies désolantes des démons. Mais heureusement tous les hommes n'éprouvent pas le même malheur; car il en est qui ont une connaissance pleine et entière des artifices de ces esprits de ténèbres, par la Présence intérieure du saint Esprit, qui les éclaire de ses divines lumières, après les avoir préservés de leurs pièges et de leurs embûches; et il y a une bien grande différence entre une personne qui juge de la joie et du contentement que procure la santé après une longue et douloureuse maladie, et une autre personne qui juge des douleurs qu'on doit souffrir dans une maladie, par la joie qu'elle éprouve dans la santé.» (27^{e} degré)

Concluons avec un chant de l'office d'aujourd'hui : «Faisant monter vers le ciel l'éclat de tes vertus et prenant appui sur un solide terrain, tu t'es élevé pieusement vers l'immensité de la contemplation; dénonçant les ruses du démon, tu mis les hommes à l'abri de ses méfaits; saint Jean, vénérable échelle des vertus, intercède auprès du Seigneur pour qu'Il sauve tes serviteurs.» (Matines, ode 3)

archimandrite Cassien

Un anachorète très avancé dans la vie spirituelle demeurait jadis dans la montagne du côté d'Antinoé. Beaucoup tiraient profit de ses paroles comme de ses exemples. Aussi l'adversaire se mit à le jalouser, comme il le fait de tous les gens vertueux. Il lui suggéra donc, sous couleur de piété, la pensée suivante : «Tu ne dois pas te faire aider et servir par les autres; bien au contraire, tu devrais les servir; si tu ne le fais pas, pour le moins sers-toi toi-même. Va donc vendre à la ville les corbeilles que tu as faites, et achète ce dont tu as besoin; puis reviens aussitôt dans ta solitude et ne sois à charge à personne.» Telles étaient les suggestions du démon jaloux de sa quiétude, du temps qu'il passait à vaquer à Dieu et du profit que beaucoup en retiraient. L'ennemi était impatient de lui tendre un piège et de l'y faire tomber. L'anachorète, content de ce qu'il croyait être une bonne idée, se mit à sortir de sa cellule. Lui, que tous admiraient, ignorait pourtant les pièges de cette sorte. Longtemps après, il rencontra une femme; rendu vulnérable par son manque de vigilance, il s'en éprit. Il se rendit dans un lieu désert, avec le diable sur ses pas, et il pécha près du fleuve.

La pensée lui vint alors que l'ennemi se réjouissait de sa chute, et il se mit à désespérer, car il avait grandement offensé l'Esprit de Dieu, les anges et les saints Pères dont beaucoup triomphèrent du démon, même dans les villes. Et, désespérant de ne pouvoir ressembler à aucun d'eux, il oubliait que Dieu donne sa force à ceux qui se tournent pieusement vers lui. Dans son aveuglement, il ne vit pas comment se guérir de sa faute et voulut se jeter dans le fleuve pour rendre complète la joie du démon. Son intense souffrance le rendit malade; et si la miséricorde de Dieu ne l'avait pas secouru, il serait mort sans pénitence, pour la plus grande joie de l'ennemi. Rentré finalement en lui-même, il se proposa de réaliser le dur labeur d'une pénible pénitence et voulut prier Dieu dans les larmes et le deuil. Il retourna donc à sa cellule, en condamna la porte, et se mit à pleurer en suppliant Dieu comme on le fait pour un mort. Son corps s'affaiblit à force de veiller et de jeûner; il en perdait cœur, mais il n'avait pas cependant l'assurance que sa pénitence était suffisante. Les frères venaient souvent le voir pour leur profit et frappaient à la porte mais il leur répondit qu'il ne pouvait ouvrir : «J'ai fait le vœux de mener pendant un an une vie toute de pénitence. Priez pour moi.» Il ne savait que répondre sans scandaliser ceux qui auraient appris de lui une telle affaire, car il était tenu par tous un moine respectable et de grande valeur. Toute l'année, un jeûneur infatigable et un ardent pénitent. Mais à Pâques, le nuit même de la Résurrection du Seigneur, il prit une lampe neuve, la mit dans un vase neuf, en ferma le couvercle et se mit prière dès le soir : «Ô Dieu compatissant et miséricordieux, qui peux sauver même les Barbares et les conduire à la connaissance de la vérité, je me réfugie près de toi qui es le Sauveur de tes fidèles; aie pitié de moi qui t'ai tant déplu : j'ai fait la joie de l'ennemi et je suis mort en lui obéissant. Toi, Seigneur, toi qui as pitié de ceux-là même qui sont sans pitié, toi qui ordonnes d'avoir pitié du prochain, aie pitié de mon abjection. Rien ne t'est impossible, et voici que mon âme est emportée comme de la poussière au bord de l'enfer. Aie pitié de moi, car tu es bienveillant et miséricordieux pour ta créature, toi qui ressusciteras les corps qui ne sont plus, le jour de la Résurrection. Exauce-moi, Seigneur, car mon cœur défaille et mon âme est bien malheureuse ! Mon corps que j'ai souillé est en train de dépérir. Je n'ai plus la force de vivre, parce que j'ai manqué de confiance. Pardonne ce péché dont je fais pénitence, ce péché qui est double parce que j'ai désespéré. Rends-moi la vie : je me reprends; ordonne à ton feu d'allumer cette lampe. Recevant ainsi l'assurance de ta miséricorde et de ton indulgence pour le reste de vie que tu me donneras, je garderai tes commandements, je ne m'éloignerai pas de ta crainte et je te servirai encore plus fidèlement qu'auparavant.» Ayant ainsi prié et beaucoup pleuré pendant la nuit même de la Résurrection, il se leva pour voir si la lampe s'était allumée, et, soulevant le couvercle du vase, il vit qu'elle ne l'était pas. Il tomba de nouveau face contre terre et dit au Seigneur dans sa prière : «Seigneur, je sais qu'il a été question de me couronner, mais je n'ai pas tenu ferme, car, pour jouir des plaisirs des sens, j'ai préféré être condamné au supplice des méchants. Pardonne-moi, Seigneur, je confesse de nouveau ma honte à ta bonté, devant tes anges et devant tous les justes; et je la confesserais même devant les hommes s'ils ne devaient pas s'en scandaliser. Mon Dieu, aie pitié de moi afin que je puisse enseigner les autres; oui Seigneur, donne-moi la vie.» Il pria de la sorte trois fois de suite et fut exaucé : en se relevant il trouva la lampe qui brillait d'un vif éclat. Alors, ivre d'espérance et fortifié par la joie de son cœur, il admira la grâce de Dieu qui lui pardonnait ainsi ses péchés et lui en donnait pleine assurance selon sa demande et selon son désir. «Je te rends grâces, Seigneur, disait-il, car tu as eu pitié de moi qui suis indigne de vivre en ce monde, en me rendant la confiance par ce signe merveilleux et sans précédent. Tu es miséricordieux pour les âmes que tu as créées, et tu les épargnes !» Le jour se levait, et il continuait encore son chant de louange et se réjouissait dans le Seigneur sans penser à manger. Quant au feu de cette lampe, il l'entretint tout le temps de sa vie en y versant de l'huile au fur et à mesure, et en veillant à ce qu'elle ne s'éteignit pas. L'Esprit saint rétablit donc sa demeure en ce moine qui devint célèbre pour tous; il témoignait de son humilité en chantant le Seigneur et en lui rendant grâces avec joie. Enfin il eut révélation de sa mort quelques jours paravant.

HOMÉLIE POUR LE 5E DIMANCHE DU CARÊME

(sainte Marie l'Égyptienne)

Après nous avoir montré, les dimanches précédents :
– la condition indispensable (Orthodoxie),
– la possibilité de nous sanctifier (saint Grégoire Palamas);
après nous avoir indiqué
– le passage inévitable par la Croix,
et nous avoir enseigné
– comment y parvenir (saint Jean Climaque),
l'Église nous donne
– comme exemple de réalisation, sainte Marie l'Égyptienne.

Ce n'est pas par hasard que cette sainte est choisie. Il ne nous est pas montré comme modèle un saint roi, un saint prophète, un saint évêque ou un martyr, mais une simple femme qui était plongée dans les pires péchés. Après sa conversion et son retrait au désert, elle n'avait ni Bible, ni église, ni père spirituel, mais seul la Grâce divine. Nous n'avons donc pas d'excuse si une de ces choses nous manquent, car Dieu peut suppléer à tout – sa Grâce suffit. La sainte savait finalement la Bible par cœur sans l'avoir jamais lue. Où d'ailleurs ? Quand l'aurait-elle lue ? Quand elle était prostituée ? Elle avait d'autres préoccupations, et quand elle vivait enfin au désert, il n'y avait pas d'Écriture sainte à sa disposition. Elle avait même le don de clairvoyance, car elle savait le nom de saint Zosime, qui l'a rencontrée dans sa retraite, et connaissait aussi le moment de sa sortie de cette vie. Voici ce que dit le synaxaire : «Revenu l'année d'après, Zosime la trouva morte, étendue sur la terre; près d'elle une inscription disait : «Abba Zosime, enterre ici le corps de la pauvre Marie. Je suis morte le jour où j'ai communié aux saints mystères. Prie pour moi.»

Qu'est-ce qui lui manquait, à elle ? Dieu lui suffisait, tandis que nos excuses, – que nous n'avons ni ceci ni cela, – ne sont toujours que des prétextes pour nos faiblesses et négligences. Qu'est-ce qui nous empêche de nous relever de nos péchés et de nous purifier de nos passions ? L'exemple de sainte Marie nous accuse et ne nous laisse aucune échappatoire.

La sainte n'était pas une tiède mais ce qu'elle faisait, elle le faisait entièrement. «Parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche,» (Apo 3,16) ne s'appliquait pas à la sainte, mais s'applique bien à notre médiocrité.

Résumons : Ce que l'Église nous enseigne et nous demande est réalisable, si grands soient nos péchés, et si peu favorable notre condition.

C'est le dernier dimanche de Carême, et ensuite commence la semaine de la Passion, pour aboutir enfin à la sainte Résurrection du Christ. Que le Seigneur nous rende digne d'y participer dès maintenant et pour l'éternité !

archimandrite Cassien

SYNAXAIRE DU MERCREDI SAINT

Après son entrée à Jérusalem, Jésus se trouvant dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui et versa sur sa tête ce parfum de grand prix. Cette bonne œuvre a trouvé place ici afin que, selon la parole du Sauveur, elle soit prêchée partout, dans le monde entier. Et d'où vient qu'elle accomplit cet exploit ? C'est qu'elle remarqua la compassion du Christ et son désir de communiquer avec tous, en particulier maintenant qu'elle le voyait entrer dans la maison de ce lépreux, que la loi prescrivait de tenir pour impur et excluait de la communauté. La femme pensait donc que Jésus guérirait, comme ce lépreux, également les maux de son âme. Et, alors qu'il était à table, elle versa sur sa tête du parfum, pour la valeur de trois cent deniers, ce qui fait soixante as, dix oboles, ou trois pièces d'argent. Les disciples lui en font reproche, et surtout Judas Iscariote. Mais le Christ la protège, pour que son bon exemple ne tourne pas court. Ensuite il fait mémoire de sa sépulture, réprouvant la trahison de Judas et rendant à la femme cet honneur que partout, dans le monde entier, on redira sa bonne action.

Certains pensent que cette femme est la même chez tous les évangélistes; or il n'en est pas ainsi. Chez trois d'entre eux, comme dit le divin Chrysostome, c'est la même que celle qui est appelée pécheresse; mais pas chez Jean, où il s'agit d'une autre femme, merveilleuse et menant une vie pure, Marie, la sœur de Lazare, qui était chère au Christ, mais pas comme courtisane repentie. L'une donc de ces Marie, alors que le Christ était à table, six jours avant la Pâque, dans sa maison de Béthanie, lui fit une onction de myrrhe, versant le parfum sur ses pieds et les essuyant avec ses cheveux, en employant un onguent très précieux, comme si elle offrait une libation à Dieu. On sait en effet que dans les sacrifices on offrait de l'huile au Seigneur; les prêtres eux-mêmes recevaient une onction de parfum; et Jacob oignit jadis une stèle pour Dieu. C'est donc comme à Dieu qu'elle offrit ce don au Maître, mais aussi en signe de convivialité fraternelle. Aucune récompense ne lui est promise, tandis que Judas murmure, à cause de son avarice. L'autre, la courtisane, c'est deux jours avant la Pâque, alors que le Christ se trouve aussi à Béthanie, mais dans la maison de Simon le lépreux, qu'elle lui verse sur la tête, au moment du repas, un parfum de grand prix, comme le racontent les évangélistes Matthieu et Marc. Au sujet de cette courtisane, les disciples s'indignent aussi, prévoyant sûrement ce que le Christ lui réserve dans sa miséricorde. Et il lui accorde une récompense : sa bonne action sera glorifiée partout, dans le monde entier. Les uns pensent donc que c'est la même, tandis que Jean à la bouche d'or parle de deux femmes. Il en est même pour qui elles étaient trois : les deux précédentes, qui apparaissent alors qu'approche la Passion du Christ, et avant elles une troisième, ou plutôt une première, qui fait cela vers le milieu de la prédication évangélique : celle-là était courtisane et pécheresse, elle se trouvait dans la maison non du lépreux, mais du pharisien Simon, aux pieds du Christ (il était seul, sans ses disciples) et elle lui verse du parfum; et, lorsque le pharisien s'indigne (lui seul, non les disciples), le Sauveur lui accorde aussi une récompense, mais c'est la rémission de ses péchés. Et cela, seul l'évangéliste Luc le relate vers le milieu de son évangile (7,36), comme nous l'avons dit. Après l'histoire de cette pécheresse, il poursuit en disant : «Et il advint ensuite que Jésus cheminait à travers villes et villages, prêchant et annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu», ce qui montre que ce n'était pas le temps de la Passion. Il semble donc, selon les temps et selon ceux qui le reçoivent, selon les lieux, les personnes et les maisons, et aussi d'après le mode d'onction, qu'il s'est agi de trois femmes, dont deux étaient des pécheresses, la troisième étant Marie, la sœur de Lazare, qui menait une vie honorable. L'une des maisons était celle du pharisien Simon, une autre, celle de Simon le lépreux à Béthanie, une troisième, celle de Marie et Marthe, les sœurs de Lazare, également à Béthanie, ainsi qu'on peut le déduire des faits. De même, il y a eu deux repas auxquels assistait le Christ, et tous les deux à Béthanie. Le premier, c'était six jours avant la Pâque, dans la maison de Lazare, lorsque Lazare est à table avec eux, comme le relate le fils de Zébédée en disant : «Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où se trouvait Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. Là, on lui offrit un repas, et Marthe servait; Lazare était avec lui parmi les convives. Marie, prenant une livre d'un parfum véritable et de grand prix, la versa sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux.» Le second repas lui fut offert deux jours avant la Pâque, le Christ se trouvant de nouveau à Béthanie, mais dans la maison de Simon le lépreux, lorsqu'une pécheresse s'approcha de lui et versa un parfum de grand prix, comme le relate saint Matthieu, puisque le Christ dit à ses disciples : «La Pâque, vous le savez, aura heu dans deux jours.» Et peu après il ajoute : «Comme Jésus se trouvait à Béthanie, chez Simon le lépreux, une femme

s'approcha de lui, avec un flacon d'albâtre contenant un parfum très précieux, et elle le versa sur la tête de Jésus, alors qu'il était à table.» Et Marc est en concordance avec lui, lorsqu'il dit : «La Pâque et les Azymes devaient avoir lieu dans deux jours; et, comme Jésus se trouvait à Béthanie, chez Simon le lépreux, une femme vint, etc.» Ceux qui comprennent et disent que c'était la même femme qui, dans les quatre évangiles, a versé du parfum sur le Seigneur et qui pensent aussi qu'il y avait un seul et même Simon, pharisien et lépreux, dont certains affirment que c'était le père de Lazare et de ses sœurs Marie et Marthe, qu'il y a eu un seul repas, que c'était la même maison, à Béthanie, dans laquelle fut préparée en outre une pièce garnie de coussins pour la Cène mystique, se trompent. Car ces deux repas ont eu lieu pour le Christ en dehors de Jérusalem, à Béthanie, à six et deux jours de la Pâque légale, lorsque des femmes offrirent, de façons différentes, du parfum au Christ. La Cène mystique et la pièce garnie de coussins furent préparées à Jérusalem, à l'intérieur de la ville, un jour avant la Pâque légale et les Souffrances du Christ. C'était chez un homme inconnu, selon certains, selon d'autres, à ce qu'on dit, chez un ami intime et disciple de Jean, dans la sainte Sion, là où les disciples se cachèrent ensuite par peur des Juifs, où eut lieu l'attouchement de Thomas le dimanche suivant, la descente du saint Esprit à la Pentecôte, et où se produisirent d'autres faits mystérieux et ineffables.

Ainsi donc, à ce qui me semble, saint Jean au verbe d'or tenait pour plus certain que ces femmes fussent au nombre de deux: l'une, comme il est dit par les trois évangélistes, était courtisane et pécheresse, et elle versa du parfum sur la tête du Christ; l'autre, comme il est dit dans l'évangile de Jean, était Marie, la sœur de Lazare, et c'est sur les pieds divins du Christ qu'elle fit son offrande et libation. Il y eut un repas à Béthanie, différent de la Cène mystique. D'ailleurs c'est manifestement après l'histoire de cette pécheresse que le Sauveur envoie des disciples préparer la Pâque en leur disant : «Allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : Le Maître te fait dire : C'est chez toi que je vais faire la Pâque avec mes disciples.» Et aussi : «Vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, et il vous montrera une grande pièce garnie de coussins; faites-y pour nous les préparatifs.» «Ils s'en allèrent donc, trouvèrent tout comme Jésus le leur avait indiqué, et ils préparèrent la Pâque», assurément la Pâque légale, qui était imminente et qu'il vint accomplir avec ses disciples, comme dit le divin Chrysostome. Après la Cène mystique et le lavement des pieds, il s'assoit de nouveau et il institue notre Pâque sur la même table, ainsi que nous l'enseigne Jean à la bouche d'or. L'évangéliste Jean et avec lui saint Marc indiquent même la qualité du parfum, disant qu'il était véritable et de grand prix. Ils emploient le mot «pistikon», ce qui veut dire vrai, non adultéré, non dilué, d'une authentique pureté; certains disent : une myrrhe excellente, de premier choix. Marc ajoute que, dans son empressement, la femme brisa le vase d'albâtre, comme pour aller plus vite. C'est, comme dit saint Epiphane, un vase en verre, fabriqué sans anses, qu'on appelle aussi «bykion». Ce parfum était composé de façon ou d'autre, mais le plus souvent de myrrhe, de fleur de cinnamome bien odorant, c'est-à-dire de cannelle aromatique, et d'huile.

LE DIMANCHE DE PAQUES ET A PROPOS DE LA MORT DU FRÈRE LÉON

Théolepte évêque de Philadelphie

Sœurs et Mères,

Le jour présent, qui ramène le souvenir de la résurrection du Christ, m'engage sans doute *à* vous entretenir de ce sujet. Mais le décès, aussi soudain que non préparé, de notre frère Léon, surnommé Monomaque, me contraint de parler à votre charité du départ de l'âme. Que la mort soudaine survenue à notre frère et que la présente instruction gravent dans vos cœurs la pensée de la mort, afin qu'elle vous tire du sommeil de la négligence et vous excite aux bonnes œuvres, vous qui en êtes à attendre pour jamais ce frère, dont la subite disparition vous jette dans la frayeur.

Vous le savez, mes sœurs, vous l'avez vu de vos yeux, vous l'aviez pour commensal et pour compagnon de route : vous faisiez ensemble la traversée de la vie. Voici que soudain a soufflé la tempête de la mort qui sépare l'âme du corps; elle a livré le corps aux profondeurs de la terre : elle a exposé l'âme à être trouvée non préparée. C'est ce qui m'attriste le plus.

Mourir, pour l'homme, c'est la loi de nature et la sentence du Seigneur, qui justifie celui qui est éloigné du péché, pour l'envoyer dans le monde éternel et l'adapter harmonieusement à la vie future. Mais mourir sans être prêt, et se trouver pris au dépourvu en ce qui concerne l'affaire de son salut, c'est là une coupable négligence de la volonté et du jugement. Voilà ce que n'aurait pas dû faire celui dont nous parlons : car il est inadmissible, pour quiconque vit en chrétien, de se négliger à ce point durant le temps de la pleine santé physique : il faut rester vigilant dans la pratique des vertus, recourir à la confession, s'abstenir d'habitudes perverses. Le navigateur, même sur une mer calme, rame activement et se hâte d'approcher des parages du port, de crainte qu'un vent violent se levant soudain et le surprenant au large, il ne soit submergé sous l'énormité des vagues sans fin. Ainsi doit agir chacune d'entre vous, tant que vous vivez en ce monde et que vous êtes mêlées il lui.

L'homme bien portant, dont le corps est en bon état grâce à l'équilibre de tous les éléments, jouit de cette sérénité qui est due aussi à l'absence des infirmités et au jeu naturel de l'activité. Il doit donc, tant qu'il est bien portant et qu'il fait route en ce monde, ne pas cesser de ramer; c'est-à-dire persévérer dans les efforts exigés par la pratique des commandements du Seigneur et tendre à une vertu plus parfaite. Or, de même que les navigateurs, avec leurs rames en mains, fendent les flots et font avancer le navire, ainsi l'homme doit pratiquer sans cesse les bonnes œuvres et passer le temps de sa vie dans la justice. Qu'il s'efforce de consacrer ses jours de santé à la contrition et à la confession de ses fautes; si la maladie ou une mort subite le surprend, il se trouve ainsi dans le port du salut. En effet, le pénitent, qui confesse ses péchés tant que sa santé est florissante, entre à l'intérieur du port et n'a plus rien à redouter ni des infirmité, ni de la mort. Il sait que si la maladie survient, elle profitera à son âme en l'humiliant. Car si, au temps où le corps avait assez de forces pour produire un acte de péché, on n'a point donné à ses membres la liberté d'exécuter le mal, mais que l'on se soit abstenu de toute action mauvaise, combien plus s'humiliera-t-on quand le corps sera affaibli et rendra-t-on à Dieu de sincères actions de grâces pour le bienfait de la maladie ! Et si c'est la mort qui survient, eh bien ! elle transporte cet homme dans l'éternel repos vers lequel il tendait par l'effort de sa vertueuse conduite. Aussi y a-t-il de la joie dans le ciel pour la repentance de l'homme et pour le décès de celui qui quitte cette vie avec une âme bien prête. De même que des parents unis par la loi des alliances suivent l'un des leurs dans les progrès de sa gloire et dans son ascension vers les honneurs, pour se réjouir de l'éclat qui en rejaillit sur eux, de même les anges, à titre de frères, se réjouissent de notre conversion et des progrès de nos âmes.

C'est ainsi que le pénitent obtient la rémission de ses péchés et mérite le royaume céleste; il est toujours prêt pour l'heure de son départ.

Mais si, plein de vie et de santé, l'homme passe son temps dans le péché, s'il s'attarde dans les préoccupations de ce monde, alors il coule des jours vides et vains, il s'assoupit, il dort. Qu'une maladie terrible ou la mort subite le saisisse, son âme est prise à l'improviste dans un misérable état d'éloignement de Dieu. Comme un pilote endormi, quand son navire heurte soudain un écueil, est englouti et submergé, ainsi l'homme qui, bien portant, n'a nul souci de repentir et de confession, se laisse emporter par une fin inopinée et dans une mort éternelle.

Rien de plus amer pour le criminel sous le coup d'une sentence de condamnation, que de se voir jeté de prison en prison : intolérable sera de même le châtiment de celui qui s'en va de cette vie sans être prêt.

En conséquence, justement effrayées par la mort subite de notre frère, restons vigilantes tant que nous sommes en vie; soyons fidèles au service de Dieu par la pénitence, la confession, l'aumône, les pieuses réunions dans les églises afin que, semblables aux vierges sages, nous soyons trouvées dignes d'accompagner le Seigneur. Mais si nous consacrons notre vie à des amusements, à des futilités, aux soucis terrestres, alors, porteuses de lampes éteintes en pleine obscurité symboles de nos âmes, nous demeurerons hors de la chambre nuptiale parce que nous n'étions pas prêtes. Pour avertir les vierges, une clameur s'éleva au milieu de la nuit: celles qui étaient prête, entrèrent dans la salle des noces; celles qui ne l'étaient pas furent laissées hors des portes closes.

Vers nous aussi, sournoisement et sans crier gare, la mort s'avance. Celles qui portent dans leur âme l'huile de la pénitence et de la confession partageront l'héritage du Christ, et entreront dans son royaume. Mais celles qui par leur paresse ou leur négligence cheminaient loin de la voie du salut entendront de la bouche du Sauveur cette terrible parole : *Je ne vous connais point.* (Mt 25,12)

Plaise à Dieu, mes chères sœurs, que nulle d'entre vous ne reçoive pareille réponse, mais que vous soyez toutes trouvées dignes d'être associées au Christ en récompense d'une vie vertueuse et de votre application à agir pour la gloire de Dieu, à qui appartient toute gloire pour l'éternité. Amen.

L'ICÔNE MIRACULEUSE DE LA VIERGE MARIE L'ARSANIOTISSA

La sainte et merveilleuse icône de la Vierge Marie est une œuvre d'art très ancienne, du temps des Paléologues, et peut être classée sans doute dans la catégorie des icônes de l'école dite de «Yaroslavl». Elle avait sa place dans la partie côtière du monastère, qui fut détruite le 6 décembre 1892, par les rocs de Samareia qui s'étaient détachés pendant la nuit. Le laïc Theodoros Karamaniolas, responsable du monastère pour la pêche, originaire de Ierissos, et qui dormait sous l'icône de la Vierge Marie, fut épargné par miracle et fut miraculeusement sauvé du milieu des rocs qui s'éboulaient. On le retrouva enveloppé dans la couverture dont il se servait pour se couvrir au lit, et complètement sain et sauf, puisque, grâce à une intervention de la Vierge Marie, il fut éloigné du terrible désastre.

LA LÉGENDE DE L'AXION ESTIN

C'était vers la fin de 10 siècle. L'Athos était devenu en peu d'années une pépinière de moines, et déjà de nombreux monastères s'étageaient çà et là su les flancs de la montagne. Dans une vallée ombreuse, entre Karyès et le Pantocrator, se trouvait un petit ermitage dédiée à la Dormition de la Toute Sainte. Là vivait un vieux moine d'une grande vertu et d'une piété non moins admirable. Son fils spirituel, un jeune homme qu'il avait formé à la vie monastique, habitait seul avec lui.

Un jour, le vieil ermite appelle son disciple : «Ecoute, mon enfant, lui dil-il; comme tous les samedis, on fait ce soir les Vigiles à l'église du Protate. Je vais y assister. Pour toi, demeure ici et récite l'office comme tu le pourras.»

Or, la nuit venue, le jeune moine entend frapper à la porte de l'ermitage. C'était un beau vieillard, revêtu de l'habit monastique, qui réclamait un aile pour la nuit. A l'heure de matines, l'ermite et son hôte se lèvent et commencent à chanter l'office. Une fois arrivé à l'antienne «Toi plus vénérable…», le frère la chante comme elle était indiquée dans le livre d'heures; au lieu de poursuivre la psalmodie, le moine étranger reprend la même antienne, mais en la faisant précéder du verset «Il est digne.» Surpris le jeune ermite arrête son hôte : «Pour nous, dit-il, nous ne chantons que «Toi plus vénérable…» Jamais nous n'avons entendu «Il est digne…» et nos pères ne l'on pas connu davantage. Je t'en prie cependant, fais-moi le plaisir d'écrire ces paroles afin que moi aussi je puisse les chanter.» – «Donne-moi de l'encre et du papier,» répondit l'étranger. – Nous n'avons ici ni encre ni papier.» – «Alors apporte-moi la tablette à écrire.»

Le frère la lui présente et le moine y trace avec le doigt la prière qu'il vient de chanter. «C'est ainsi, ajoute-t-il, en lui rendant la tablette. que vous et tous les orthodoxes chanterez désormais cette prière.» Et aussitôt il disparaît. Grande est la surprise du frère, en constatant que les lettres étaient gravée, si profondément sur la tablette, qu'elles semblaient y avoir été tracées comme sur de la cire molle. On ne pouvait en douter, le ciel venait d'apprendre à la terre une hymne nouvelle à l'honneur de celle que la terre et les cieux proclament leur Reine.

Dès que l'ermite revient des Vigiles, le frère lui chante «Il est digne…» comme le lui avait indiqué l'inconnu et lui montre la tablette. Emerveillé, le vieillard porte la tablette au président de la sainte Montagne, et aux autres Pères de la communauté, et leur raconte le singulier événement. Tous, empressent de rendre grâce à Dieu et à la Vierge. Sans plus tarder, on envoie la précieuse tablette à Constantinople; le patriarche et l'empereur, informés, du miracle, ordonnent de chanter à l'avenir «Il est digne…» dans toutes les églises.

De leur côté les Pères athonites transportent solennellement dans l'église de Karyès l'icône de la Vierge devant laquelle la prière avait été chantée pour la première fois. On la voit encore aujourd'hui dans le sanctuaire, au-dessus du trône épiscopal. L'ermitage lui-même reçut le nom de «Il est digne,» et la vallée s'appela Il est digne» en souvenir de l'hymne joyeuse que l'ange y chanta pour la première fois.

Cet miracle à eu lieu en 980 sous les Porphyrogénètes Basile et Constantin, et il est célébré chaque année le 11 juin.

SAINTE ARGYRÉ DE BROUSSE

Vers 1708, vivait à Brousse une chrétienne nommée Argyré. Un turc, épris de sa beauté et ne pouvant s'emparer d'elle, la dénonça comme ayant promis autrefois d'embrasser l'islam. Il n'en fallut pas davantage pour la faire emprisonner aussitôt.

Son mari, crut devoir porter l'affaire devant les tribunaux de Constantinople. Le turc ayant renouvelé son accusation et Argyré protestant avec horreur, les juges la firent battre cruellement à plusieurs reprises et la maintinrent en prison. La pauvre femme y resta dix-sept années, supportant patiemment ses souffrances, y compris les injures et les mauvais traitements dont l'accablaient les détenues musulmanes; bien plus, elle y ajoutait le jeûne et d'autres mortifications volontaires, refusant même l'intervention d'un chrétien du nom de Manolis qui lui offrait d'obtenir sa délivrance.

Argyré mourut le 30 avril 1725. Trois ans après, son corps fut retrouvé intact, émettant un doux parfum. Le patriarche Païsios II permit de l'ensevelir dans l'église de Sainte-Parascève, où il repose encore, dans le quartier de Has-Keï, sur la rive gauche de la Corne d'Or.

Les temps sont mauvais, et ils deviendront encore plus mauvais dans la suite. C'est précisément dans ces temps plus difficiles et plus mauvais, que l'Église fait plus de profits, qu'elle recueille plus de fruits, et que ceux dont le cœur est élevé, tout une moisson plus abondante; tandis que ceux, dont le cœur n'est pas élevé, se travaillent, s'inquiètent et s'embarrassent sur la terre. … Dire que les temps sont mauvais; c'est comme si on disait que le temps où l'on cueille les olives, est le plus mauvais temps, parce qu'on les met sous le pressoir. Pendant qu'elles étaient aux arbres, il semblait que ce fût le temps de se réjouir; cependant ces fruits alors n'étaient bons qu'à faire de la lie : vient ensuite un temps plus fâcheux, le temps de la récolte et du pressurage à toutes forces.

(Saint Césaire d'Arles, sermon 70)

Si, dans l'esprit de l'homme, s'est allumé l'amour de la beauté de la Divinité et de ce qui est divin, alors, dût-il passer même des années nombreuses dans les efforts difficiles de la piété pour acquérir la joie complète du salut, elles lui paraîtront comme peu de jours, parce qu'il aime ce pour quoi il travaille.
Métropolite Philarète de Moscou
(homélie sur le zèle religieux)

LETTRE DU PATRIARCHE TYKON DE MOSCOU

«Tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.» (Mt 26,52) Cette prophétie du Seigneur, nous vous l'adressons, à vous à qui appartient le sort de notre patrie, à vous qui vous intitulez «commissaire du peuple.» Depuis une année, vous détenez le pouvoir de l'État et vous vous apprêtez déjà à fêter l'anniversaire de la révolution d'octobre, mais le sang de nos frères qui a coulé à flots, de nos frères tués à votre appel, crie vers le ciel et nous oblige à vous dire les paroles amères de la vérité.

Tandis que vous usurpiez le pouvoir et invitiez le peuple à vous faire confiance, quelles étaient les promesses que vous lui faisiez, et comment les avez vous tenues ? En vérité, vous lui avez donné «une pierre au lieu de pain et un serpent au lieu de poisson.» (Mt 7,9-10) Au peuple défaillant à la suite d'une guerre sanguinaire vous avez promis la paix «sans annexions ni contributions.»

A quelles conquêtes pourriez-vous renoncer, vous qui avez amené la Russie à une paix honteuse, dont vous n'aviez pas même osé publier intégralement les clauses humiliantes ? C'est notre patrie qui, au lieu d'annexions et de contributions, est conquise, diminuée, démembrée et qui paye un tribut avec l'or que vous transportez clandestinement en Allemagne et qui n'a pas été accumulé par vous.

Vous avez enlevé aux guerriers tout ce pour quoi ils se battaient avec vaillance; vous leur avez appris, à eux qui, il n'y a pas longtemps encore, étaient braves et invincibles, à délaisser la défense de la patrie, à fuir des champs de bataille, et vous avez fait disparaître de leur cœur l'idée qui les animait.

Vous avez substitué l'internationale future à la patrie, quoique sachant très bien que, lorsqu'il s'agit de la défense de la patrie, les prolétaires de tous les pays apparaissent comme des fils fidèles et non comme des traîtres.

Ayant renoncé à défendre la patrie contre l'envahisseur, vous continuez cependant à former des armées. Contre qui les faites-vous marcher ?

Vous avez divisé tout le peuple en factions opposées l'une à l'autre et vous l'avez jeté dans une lutte fratricide d'une cruauté inconnue jusqu'à présent. Vous avez ouvertement remplacé l'amour du Christ par la haine, et, au lieu de la paix, vous avez allumé la lutte des classes. Et la fin n'est pas à prévoir de cette guerre que vous avez suscitée, car c'est par les mains des ouvriers et paysans russes que vous aspirez à procurer la victoire au fantôme de la révolution mondiale.

Ce n'est pas la Russie qui avait besoin de la paix honteuse que vous avez conclue avec l'ennemi extérieur; mais c'est vous qui la vouliez pour accomplir votre projet de destruction définitive de la paix intérieure. Personne ne se sent à l'abri du danger; tous vivent dans la crainte perpétuelle d'une descente de police, du pillage, de la déportation, de l'arrestation, de l'exécution; c'est par centaines qu'on saisit ceux qui sont sans défense, qui pourrissent des mois entiers dans les prisons, qu'on met à mort, souvent sans aucune enquête ni jugement, sans même ce jugement simplifie que vous avez introduit. On exécute non seulement ceux qui sont coupables de quelque façon envers vous, mais ceux qui, en toute connaissance de cause, n'ont rien à se reprocher et ne sont arrêtés que comme «otages.» On tue ces malheureux pour venger des crimes commis par des gens qui, loin d'être leurs complices, sont souvent vos partisans ou, par conviction, vos auxiliaires.

On exécute les évêques, les prêtres, les moines et les moniales tout à fait innocents, sur la foi seule d'une accusation de participation à une «contre-révolution,» vague et indéterminée. Pour les orthodoxes, cette vie inhumaine est aggravée du fait qu'ils sont privés de la suprême consolation des saints sacrements, et les corps des tués ne sont pas rendus aux parents pour être enterres d'une façon chrétienne.

Tout ceci n'est-il pas d'une cruauté inutile de la pari de ceux qui se posent en bienfaiteurs de l'humanité et qui ont, soi-disant, beaucoup souffert eux-mêmes jadis des autorités cruelles ?

Mais il ne vous suffit pas d'avoir ensanglanté les mains du peuple russe du sang fraternel. Sous le couvert de dénominations diverses : contributions, réquisitions et nationalisations, vous l'avez poussé au pillage le plus ostensible et le plus éhonté. C'est vous qui l'avez poussé à piller et à s'emparer des terres, des propriétés, des fabriques, des usines, des maisons, du bétail; on vole l'argent, les objets, les meubles, le, vêtements. D'abord, parce qu'ils étaient «bourgeois», on pillait ceux qui avaient quelque fortune; puis, sous prétexte qu'ils

sont des «accapareurs,» ceux qui étaient plus riches, puis les paysans laborieux, multipliant de cette façon les mendiants, quoique vous ne puissiez pas ne pas avouer qu'en ruinant la grande majorité des citoyens, vous détruisez la richesse nationale et vous ruinez le pays. Ayant induit en tentation le peuple obscur et ignorant par la possibilité d'un gain facile et impuni, vous avez endormi sa conscience et étouffé en lui le sentiment du péché. Mais quels que soient les noms derrière lesquels s'abritent les méfaits, le meurtre, le viol le pillage resteront toujours aussi graves et en appelleront au ciel pour être vengés par le péché et le crime.

Vous ayez promis la liberté. La liberté est un grand bienfait si elle est comprise dans son vrai sens, comme liberté du bien, ne gênant pas les autres, ne passant pas à l'arbitraire et au bon plaisir. Mais une telle liberté, vous ne l'avez point donnée. La vôtre consiste à débrider les vils instincts de la foule, à laisser impunis le meurtre et le pillage. Toutes les manifestations, tant de la vraie liberté civile que de la liberté spirituelle de l'homme, ont été anéanties par vous et sans merci ! Est-ce la liberté, quand des familles et parfois morne les habitants de toute une maison ont chassés et jetés dans la rue; quand les citoyens sont artificiellement répartis en catégories, dont quelques-unes sont vouées à la famine et au pillage ? Est-ce la liberté, quand personne ne peut ouvertement exprimer son opinion, sans risquer d'être accusé de contre-révolution ? Où est la liberté de la parole et de la presse, où est la liberté de la prédication ? Bien des prédicateurs courageux n'ont-ils pas payé déjà leur langage de leur sang, du sang du martyre ? Les voix de l'opinion publique et de l'Etat sont étouffées, de même la presse, exception faite pour celle qui est étroitement bolchevique.

L'atteinte portée à la liberté dans les choses de la foi est la plus douloureuse. Il ne se passe pas de jour que ne paraissent dans les organes de votre presse les diffamations les plus monstrueuses contre l'Eglise du Christ et ses serviteurs, des blasphèmes et des sacrilèges.

Vous vous moquez des serviteurs de l'autel, forçant les évêques à creuser des tranchées (Mgr Hermogène de Tobolk) et les prêtres à accomplir des travaux immondes. Vous avez fait main basse sur les biens de l'Eglise, accumulés par des générations de croyants, et vous n'avez pas hésité à porter atteinte à leur dernière volonté. Vous avez fermé une série de monastères et de chapelles particulières sans aucune raison. Vous avez prohibé l'entrée du Kremlin de Moscou, ce sanctuaire de tout le peuple croyant. Vous détruisez la forme établie de tout temps de la communauté d'Eglise, la paroisse; vous détruisez les confréries et les autres institutions ecclésiastiques qui s'adonnaient à la bienfaisance et à l'éducation; vous dispersez les réunions diocésaines, vous vous ingérez dans l'administration intérieure de l'Église orthodoxe; rejetant des écoles les icônes saintes et ne permettant pas d'enseigner aux enfants la foi dans les écoles,. Vous les privez de l'aliment religieux indispensable à l'éducation orthodoxe.

Et que dirai-je encore ? «Le temps me manquerait.» (Heb 11,3) pour décrire tous les malheurs qui ont atteint notre patrie. Je ne parlerai pas du démembrement de la Russie, jadis si grande et puissante, de la destruction des voies de communication, de la pénurie des vivres, de la faim, du froid, qui sèmeront la mort dans les villes, du manque total de tout l'indispensable pour les travaux de la campagne. Tout cela est à la vue de tout le monde. Oui, nous vivons l'époque terrible de votre règne qui restera incrustée dans l'âme du peuple pour laquelle l'image de Dieu est voilée et remplacée par celle d'une bête. Les paroles du prophète s'accomplissent : «Leurs pieds courent au mal et ils se hâtent pour répandre le sang innocent, leurs pensées sont des pensées inutiles; le ravage et la ruine sont sur leur chemin.» (Is 59,7)

Nous savons que nos dénonciations ne feront qu'envenimer votre mécontentement, que vous y puiserez des prétextes pour nous accuser d'opposition au pouvoir, mais plus s'élèvera votre «colonne de haine,» plus juste sera le témoignage de vos exactions.

Il ne nous appartient pas de juger du pouvoir terrestre; tout pouvoir admis par Dieu attirerait sur lui notre bénédiction si seulement ce pouvoir apparaissait comme «Jugement de Dieu» pour le bien des sujets et qu'il ne fût pas «à craindre pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises» (Rom 13,3-4). Aujourd'hui, nous nous adressons, à vous qui usez du pouvoir pour persécuter vos proches et tuer les innocents, notre suprême prière. Fêtez l'anniversaire de votre arrivée au pouvoir en libérant les détenus, en faisant cesser l'effusion du sang, la ruine, les entraves à la foi; tournez-vous non vers la destruction, mais vers le rétablissement de l'ordre et de la loi, donnez au peuple le repos de la guerre civile, repos qu'il mérite et dont il a soif. Sans cela vous aurez à répondre, «et ce sang vous sera redemandé.» (Luc 2,51) et «vous périrez par l'épée, vous qui l'avez prise.» (Mt 26,52)

TYKHON, patriarche de Moscou et de toute la Russie (écrit en 1918)